

Joanna Nowicki

*Soirée d'hommage à Barbara Skarga*

L'introduction au dernier ouvrage de Jacques Dewitt sur Leszek Kolakowski intitulé *Le clivage de l'humanité* insiste sur l'importance d'un certain humanisme venu de l'Autre Europe durant la guerre froide : «*En lisant et fréquentant des personnes issues de l'Autre Europe – les Tchèques ou les Polonais – on découvrait une autre attitude. La culture n'était pas pour eux un poids à liquider, mais une richesse qui nourrit, un bien fragile et vulnérable. Elle devait être préservée et cultivée contre les forces qui la menacent. Cela allait de pair avec une tout autre idée de la liberté. Non pas une liberté en opposition radicale contre la culture, contre la langue héritée, contre les formes héritées, mais une liberté faisant fond sur elles. De même pour l'histoire: elle n'était pas un ennuyeux pensum à mémoriser ni un héritage encombrant à effacer, mais une ressource pour comprendre d'où on venait et pour savoir où l'on veut aller. De cette Autre Europe venait aussi l'idée-l'expérience – que l'Europe elle-même comme civilisation, était quelque chose de fragile, de contingent, de menacé, quelque chose qui devrait être défendu, pour quoi on devait se battre, mais aussi quelque chose qui n'était nullement évident et qui appelait un approfondissement intellectuel. C'était la voix de l'humanisme d'Europe centrale qui se faisait entendre. Et cette voix continue à être en désaccord avec la subversion institutionnalisée qui s'est installée un peu partout*»<sup>1</sup>.

Je suis assez d'accord avec ce constat d'une différence subtile qu'il a remarqué et qui résulte sans doute d'une expérience spécifique et d'une formation intellectuelle particulière qui est celle par exemple de Barbara Skarga, mais on pourrait également la rapprocher de ses amis, Kolakowski, Tischner avec lesquels elle dialoguait dans ses écrits comme dans la vie.

La question que l'on peut se poser aujourd'hui est la suivante : en quoi ces penseurs qui ont eu des expériences historiques et existentielles différentes tout en partageant les mêmes valeurs et les mêmes convictions que leurs collègues de la partie occidentale de l'Europe ont-ils en effet généré un humanisme spécifique?

Cet humanisme que l'on découvre en France avec un décalage dans le temps grâce aux passeurs de la génération suivante qui a été éduquée par ces personnes souvent exceptionnelles ou grâce aux traductions qui sont enfin effectuées, apporte-il un regard différent sur notre réalité commune?

Pour moi, une de ces personnalités que j'ai eu la chance et l'honneur de fréquenter était Barbara Skarga dont j'ai appris le regard sur la réalité polonaise et sur la réalité européenne. Ce qui m'a frappé dans son analyse, c'est tout d'abord le refus de toute tentation victimaire. Sa vie personnelle avait été objectivement détruite par l'Histoire – la deuxième guerre mondiale, la résistance antinazie, ensuite l'époque stalinienne et le Goulag ne lui ont pas permis de fonder une famille, lui ont enlevé l'être le plus cher. Ensuite « la petite stabilisation du communisme aux dents cassées » l'a écartée de l'enseignement qui lui était interdit et elle a pu vivre pleinement seulement pendant quelques années de liberté retrouvée après la chute du Mur de Berlin. Elle ne s'est pourtant jamais considérée comme victime et réclamait l'autonomie, de la personne, la responsabilité, la réconciliation et le refus du langage de la haine : «*J'ai appris une certaine attitude face aux gens, de la compréhension et de la*

---

<sup>1</sup> J. Dewitt, *Kolakowski, Le clivage de l'humanité*, Michalon, 2011, p. 12.

*compassion, sans jugement. Le langage de vengeance de notre époque, surtout dans la politique, m'est totalement étranger. Les gens sont tellement différents, leurs destins sont si différents, il faut toujours y voir un être singulier, avec une histoire particulière. Pour moi une personne singulière est toujours plus importante que la société».*

– écrit elle dans un livre d'entretiens qui a été publié en 2007<sup>2</sup>.

Elle a beaucoup réfléchi sur la frontière dans tous les sens du mot. Elle pensait que c'est la frontière qui l'avait éduquée, car elle avait évolué d'abord aux confins-est de la Pologne, très tôt elle avait pu visualiser les différences de civilisations entre les Russes et les Européens : *«Dans mon milieu on savait ce qu'étaient les Soviétiques car on les connaissait pendant la première guerre et ensuite juste après pendant la révolution 1917. Personne n'avait aucune illusion».* Les frontières mentales qu'elle a également découvertes c'est l'attitude face à la parole. Dans son éducation, cela était très important. Ses contacts avec «les Moscovites» lui ont fait comprendre combien ils ironisaient sur ce qu'ils considéraient «les habitudes de la noblesse polonaise» – la parole d'honneur, qui ne comptait pas pour eux: *«Nous avons, c'est vrai un certain sentiment de supériorité pour cela. Mais je l'ai perdu dans le Goulag. J'ai rencontré des personnes intéressantes et formidables. J'ai toutefois gardé un sentiment d'altérité»* – avoue-t-elle, tout en gardant son identité propre et la conscience des frontières et de l'enracinement, essentiel pour ne pas se perdre et pour s'ouvrir aux autres.

Pourquoi disait-on *gordyje polatchki*? (les orgueilleuses Polonaises). Chacune de nous se sentait-elle vraiment la représentante de la nation polonaise, l'ambassadeur de la liberté, de la culture, des idéaux européens les plus élevés ? Quelle terrible mégalomanie nous affectait toutes, quelle foi nous avions dans notre supériorité naturelle sur ce qui nous apparaissait comme sauvage, barbare et criminel ! Je pense que dans bien des cas rien ne justifiait notre attitude, surtout à l'égard de l'ancienne intelligentsia russe. Il en était ainsi pourtant. Pourquoi? Par haine? Plutôt par mépris, ou par sentiment d'une énorme différence culturelle, un sentiment qui ne fit que croître avec les expériences nouvelles<sup>3</sup>.

Elle insiste beaucoup sur l'importance de la maison natale, constitutive à son avis de l'identité personnelle: *«Il y a encore une autre sorte de perte dont la cicatrice guérit difficilement. C'est la perte de sa maison, l'exil. (...)».* Elle cite Heidegger (dont elle ne partage pas par ailleurs tous les points de vues) pour évoquer l'importance de la maison: *«La façon dont tu es et dont je suis, la manière dont nous autres hommes sommes sur terre est le buan, l'habitation. Etre homme veut dire: être sur terre comme mortel, c'est à dire: habiter»*<sup>4</sup>.

Et elle poursuit: *«Quant à l'exil, ce n'est pas seulement un fait socio-politique brutal. Ce n'est pas uniquement une expropriation. C'est une violence faite à mon être et à ma capacité de me construire. C'est me condamner à me perdre dans ce qui m'est étranger et ce que je ne suis pas en état de comprendre. On parle alors de coupure d'avec ses racines, et cette tournure métaphorique contient de l'amertume. Car la maison, comme je l'ai déjà écrit, n'est pas simplement un bâtiment mais un lieu où on grandit, c'est la terre sur laquelle naît mon Moi dans toutes ses dimension. C'est là que j'apprends à être moi-même»*<sup>5</sup>. Elle reprend Hannah Arendt: *«Etre déraciné, cela veut dire n'avoir pas de place dans le monde, reconnue et garantie par les autres»*<sup>6</sup>.

<sup>2</sup> *Innego końca świata nie będzie*, éd. Znak, Cracovie, 2007.

<sup>3</sup> In *Une absurde cruauté, souvenir d'une femme au Goulag*, éd. La table Ronde, Paris, 2000, p. 5.

<sup>4</sup> Barbara Skarga, *Penser après le Goulag*, Editions du Relief, Paris 2012, p. 145.

<sup>5</sup> Ibidem, p. 146.

<sup>6</sup> Ibidem.

Cette sensibilité particulière aux racines perdues, à la maison natale détruite, aux déplacements imposés, à la nécessité de reconstruire sa vie nouvelle est une expérience dont de nombreux penseurs de l'Autre Europe témoignent contre l'internationalisme superficiel et un universalisme abstrait. Il est intéressant de noter cette attitude qui n'est pas contradictoire avec celle d'ouverture aux autres, de l'intérêt pour un certain cosmopolitisme qui respecte l'âme nationale et qui rejette le provincialisme d'esprit.

C'est un refus catégorique de toute tentation de nationaliste et une certaine sensibilité ou vision cosmopolite qui rencontre facilement l'universalisme français. Barbara Skarga donne la définition suivante du cosmopolitisme: *«Le cosmopolitisme n'est pas une idée née des sentiments pathologiques qui habillent en plumes multicolores ce qui est étranger. L'étranger le concerne autant que le familier, tout simplement il considère l'humanité comme plus importante que la nation»*<sup>7</sup>.

C'est donc une humaniste européenne qui décrit cette frontière qui pour beaucoup est discutable et pour elle très concrète car elle l'avait franchie, une fois libérée du Goulag : la frontière entre l'Asie et l'Europe: *«Quand nous passions à côté de cet obélisque avec l'inscription: Asie-Europe, nous savions que nous quittions le pays où l'individu avait toujours été rien, car la communauté décidait de tout. Ce sont la communauté et le pouvoir tenu pour son incarnation qui décidait là-bas des manières de penser et d'agir, des manières d'être et du sens des désirs, qui autorisaient et qui interdisaient, qui détruisaient les indociles. L'Europe reste la société comme telle, mais elle respecte l'individu»*<sup>5</sup>.

C'est peut être la raison pour laquelle elle écrira dans ses mémoires qu'une personne singulière est toujours plus importante pour elle que la société.

Elle avoue avoir appris une certaine fierté d'être Européenne, face aux Moscovites, comme elle appelle les Soviétiques, qui ne comprennent pas ce qu'est par l'exemple la parole d'honneur, essentielle dans son éducation d'une jeune fille issue de la noblesse terrienne polonaise. Mais elle reconnaît également que cette fierté disparaît face aux personnalités formidables qu'elle rencontre aux Goulag, de toutes conditions. Elle finit en disant qu'elle garde toutefois un sentiment d'altérité. L'altérité surtout face à l'égard de la soumission: *«La soumission tenait une telle place dans la mentalité des Soviétiques que les détenus eux-mêmes étaient incapables de comprendre que l'on pût concevoir une idée de résistance. Pourquoi s'opposer aussi bêtement? La dignité? Qu'est-ce que cela veut dire? L'attitude d'un Polonais, d'un Estonien, d'un Roumain, suscitait l'étonnement général des hommes du Goulag (...) Nous Européens étions à mille lieues de pareille résignation (...)»*<sup>8</sup>.

Pour moi, Barbara Skarga était avant tout une Européenne. Elle se dit grecque et latine et proche de la philosophie allemande. Sa manière de penser était profondément européenne, comme l'était l'homme européen qu'elle défendait et qu'elle appelait: *«le contestataire incurable au regard sceptique»*:

*«Il ne cesse donc d'analyser et de corriger ses propres erreurs. (...) L'homme européen porte en lui l'esprit de Diogène qui raillait l'orgueil de Platon, l'esprit de doute cartésien, la malice de Voltaire et l'analyse de Kant. La critique ne permet pas à la vie européenne de se figer dans un auto-contentement, elle a la force de faire des changements et fait écouter les*

<sup>7</sup> Barbara Skarga, «Czy pozytywizm był kierunkiem antynarodowym», in: *Swojskość i cudzoziemczyzna w dziejach kultury polskiej (Le familier et l'étranger dans l'histoire culturelle polonaise)*, Varsovie, PWN, 1973, p. 303 (en polonais).

<sup>8</sup> *Une absurde cruauté*, op. cit., p. 73.

*opinions des autres. Les opinions sont différentes et l'homme européen a peu à peu appris à apprécier cette diversité ou, du moins à la tolérer»<sup>6</sup>.*

Pour Barbara Skarga l'Europe propose au monde une culture cohérente, et peut être fière de sa grandeur malgré les dérapages du passé dont elle est responsable car précisément elle a toujours été capable de l'esprit critique et de la remise en cause de ses errements. Elle ne partageait pas l'idée d'infliger à l'Europe le procès pour ces erreurs du passé qui nourrit sa mauvaise conscience: *«C'est une culture cohérente, ce qui n'exclut pas la diversité dans le temps et dans l'espace; elle est durable aussi. Dès lors, il est inutile de chercher les raisons de sa grandeur, car elle est grande, quelque part en dehors d'elle, mais il est tout aussi inutile de chercher les raisons de ses défaites dans les forces hostiles étrangères, car il est probable qu'elle ait engendré ces défaites elle-même. Et c'est ce que nous devrions retenir»<sup>7</sup>.*

Il n'est pas étonnant que la Pologne d'aujourd'hui ait décidé de créer une Fondation Barbara Skarga avec un prix du meilleur essai philosophique pour la jeunesse. Elle considérait en effet que la culture européenne était jeune et régénérée et pas du tout décadente. Elle était optimiste à l'égard de l'Europe malgré toutes les difficultés institutionnelles.

Elle a beaucoup pris part dans le débat public sur l'éthique dans la politique en suivant Havel et Patocka qui voulaient la politique comme morale agissante et non pas la politique abimée par l'idéologie et la bureaucratisation des rapports humains. Elle se méfiait de l'excès de l'ordre institutionnel qui absolutise les normes en empêchant la pensée de chercher librement. «Nul ne saurait arrêter la pensée humaine» – a-t-elle écrit.

Cette grande dame de la philosophie polonaise, montant à cheval, venait en France au volant de sa voiture à l'âge de 70 ans, pleine de fantaisie et de joie de vivre, appréciant un bon verre de vin français à Paris, où elle se sentait chez elle, car elle y venait pendant 30 ans accueillie par une famille d'ingénieurs qui voulait décroiser le milieu bourgeois du XVI<sup>ème</sup> arrondissement en ouvrant les portes de son appartement à cet hôte hors de commun.

Il était prévu qu'elle vienne au colloque sur l'Autre Francophonie comme à tous les colloques que j'avais organisés sur l'Europe, mais elle a décidé de partir définitivement, juste avant. Il était urgent que nous lui rendions hommage en lui consacrant un livre qui la fera peut être un peu mieux connaître en France.